

« LA CRISE DE L'IVOIRE SOUS LE REGARD HEIDEGGERIEN : REFLEXIONS POUR UNE ETHIQUE DE L'ESPERANCE »

Elvis Aubin KLAOUROU

Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest.

Unité Universitaire à Abidjan (UCAO-UUA)

Klevaugui@gamil.com

Résumé :

Qu'elle soit culturelle, politique, économique, sanitaire ou écologique, la crise, surgit dans l'horizon de l'existence humaine telle une fulgurance. Réalité jamais désirée, mais toujours présente, la crise s'impose comme une fatalité, brisant avec la violence de l'orage l'unité fragile où se déploie l'expérience humaine. La secousse qu'elle provoque interroge indéniablement le sens et engage une dynamique ontologique. Le cas ivoirien à partir duquel s'arcoute la présente réflexion enseigne in fine que la crise constitue, au-delà de l'absurdité apparente qu'elle charrie, un rendez-vous avec la possibilité d'un recommencement. Non comme simple consolation, mais comme horizon où l'existence se réoriente vers une nouvelle naissance, la crise est simultanément déchirure et ouverture, destruction et promesse. Subséquemment, la crise appelle à une espérance vivante que la présente étude entend raviver et annoncer comme un kérygme dans un contexte où les humanités se diluent dans un feu épurateur.

Mots clés : Crise, Dévoilement, Espérance, Fatalité, Sens, Ontologie.

Abstract:

Whether cultural, political, economic, health-related, or ecological, the crisis emerges like a flash in the horizon of human existence. A reality never desired but always present, the crisis imposes itself as a fatality, violently shattering the fragile unity in which human experience unfolds. The shock it provokes undeniably questions meaning and engages an ontological dynamic. The Ivorian case, on which, this reflection is based, ultimately teaches that the crisis constitutes, beyond the apparent absurdity of a new beginning. Not as mere consolation, but as a horizon where existence reorients toward a new birth, the crisis is simultaneously rupture and opening, destruction and promise. Subsequently, the crisis calls for a living hope that the present study

intends to revive and announce as kerygma in a context where the humanities dissolve in its purifying fire.

Keywords: *Crisis, Unveiling, Hope, Fatality, Meaning, Ontology.*

Introduction

Dans le crépitement des rapports du PNUD, de l'ITM et du CEPICI sur la Côte d'Ivoire, émerge un accord : les temps où le pays était assombri par des crises politiques, sociales et économiques depuis la mort du Président Houphouët-Boigny en 1993 semblent révolus. Ce regard optimiste repose sur une croissance moyenne de 6,4 % du PIB, favorisée par un climat apaisé et un écosystème financier crédible. Autant d'indices qui laissent entrevoir un « second miracle économique ». Pourtant, derrière cette description élogieuse, le quotidien révèle des attitudes de désengagement et de résignation, traduisant une perte de confiance dans la capacité politique à transformer la société.

Cette résignation, visible dans la faible participation aux scrutins, invite à une autre approche : la crise ivoirienne apparaît moins comme accident historique que comme rupture ontologique. Elle désigne une mise à nu du sens, une confrontation avec le néant, dévoilant ce que le quotidien dissimulait. La réalité, complexe et sombre, peut aussi être l'indice d'un nouveau départ. D'où le recours à Heidegger, dont la phénoménologie de la crise enseigne qu'à l'effacement des repères et des institutions subsiste toujours une ouverture vers l'unité diversifiée de l'être. Heidegger n'est pas convoqué comme modèle étranger, mais comme ressource pour penser autrement : « la crise de l'ivoire sous le regard heideggérien : réflexions pour une éthique de l'espérance ». Sa phénoménologie permet de saisir la crise non comme une fatalité, mais comme un *kairos*, c'est-à-dire un moment de vérité

et de chance et de recommencement. Ambivalente, la crise est chaos et désordre, mais aussi ouverture vers une renaissance.

C'est ce paradoxe qui nourrit la réflexion scientifique et nous expose aux questions : comment la phénoménologie heideggérienne de la crise en vient-elle à décrypter la crise comme un chemin de renaissance, d'humanisation ? Si l'approche heideggérienne de la crise peut être source de renouvellement, comment appliquer à la situation ivoirienne, de sorte à explorer une aventure de relèvement ? Finalement le penser heideggérien de la crise permet de dévoiler que lorsque tout s'effondre, il y a une ouverture vers un relèvement prometteur. De cet orient de lecture, il ressort que l'approche heideggérienne permet de rompre avec une vision fataliste de la crise pour adhérer à une espérance du renouveau. Dans une telle conjoncture, comment la lecture heideggérienne de la crise peut-elle aboutir à une éthique de l'espérance dans une Côte d'Ivoire de plus en plus démotivée par les affres de la résignation ?

L'examen de cette problématique sert une intentionnalité profonde : entendre ce que la crise ivoirienne révèle de sa modalité factuelle d'exister pour promouvoir une éthique en perspective. Afin de mieux servir cette intentionnalité, l'étude à partir d'une méthodologie herméneutique, se déploiera en trois moments : Comprendre la crise comme expérience ontologique à travers la relation entre angoisse, néant et vérité ; lire la réalité ivoirienne à la lumière de cette herméneutique en dialogue avec les analyses africaines contemporaines ; Ouvrir sur une éthique de l'espérance, interrogeant la possibilité de reconstruire un monde commun après la désillusion.

I. La phénoménologie heideggérienne de la crise : horizon d'un dévoilement ontologique dans le creuset du chaos et de l'angoisse

La crise, lorsqu'elle surgit dans l'existence humaine, ne se limite pas à un simple désordre politique ou social. Elle touche à la profondeur de l'être. En convoquant la phénoménologie heideggérienne, il s'agit de comprendre que l'angoisse née du chaos n'est pas seulement une expérience psychologique, mais une ouverture ontologique. À la vérité, elle suspend les repères, dévoile la finitude et confronte l'homme à sa vérité la plus intime. Dans ce creuset de désarroi, se dessine paradoxalement la possibilité d'un dévoilement, d'une mise en demeure de l'être. Mais comment penser que ce chaos et ce désordre, loin d'être une pure négativité, constituent en réalité une mise en question de l'être ?

1- Le chaos de la crise en tant que mise en question de l'être

Dans son acception commune, la crise désigne le moment où un système politique, économique ou moral vacille dans ses fondements et finit souvent par s'écrouler sous le poids de ses contradictions. En cela, nul n'est besoin de rappeler que la crise est synonyme de catastrophe. D'autant plus que par son irruption impromptue dans l'exister humain, elle vient porter atteinte aux fondations ou à ce qui jusque-là constituait l'équilibre d'une communauté humaine. Ce qui cherche à émerger derrière le manteau écarlate de ces termes, c'est que la crise en sapant les repères d'une communauté établie, elle provoque en marge du déséquilibre conjoncturel, un véritable chaos, désorganisant ainsi les repères qui sont établis par le génie humain. Ici, prend sens cette approche d'Edgar Morin pour qui la crise correspond à « l'accroissement du désordre et de l'incertitude au sein d'un système » (2016, p. 22).

Ainsi, dans cette expérience de la crise où les causes sont tantôt départies à une punition de la transcendance, tantôt imputées aux injustices sociojuridiques, l'être humain se trouve embarqué dans une conjonction qui lui enlève les habituels cadres de référence. Sans conteste, l'apparition de la crise dans le milieu humain ne laisse pas l'homme indemne. Au contraire, cette apparition crée chez ce dernier, un sentiment d'absurdité qui échappe à sa volonté prométhéenne désireuse de rendre raison de ce qui lui arrive. C'est précisément dans cette confusion que se manifeste la perte du sens. Or, s'il est vrai que le manifester de la crise transforme le paysage humain en un *chronos* d'absurdité, un moment d'ébranlement, ne serait-il pas également possible de voir au-delà de cet ébranlement la présence d'un dévoilement donnant lieu à une rencontre ?

L'analyse substantielle de cette interrogation nous interdit de répondre par la négative. Car, en partant du sens étymologique grec (*crisis*) que nous sert la notion de crise, on s'aperçoit que la crise, qui signe la fin d'une certitude pour une possibilité, constitue en même temps pour l'homme, le devoir de se confronter à la question prépondérante du Pourquoi ? Pourtant, chercher à répondre à la question du "*pour-quoi ?*" renvoie à la recherche de la raison et par extension à la tentative de reconstruction de l'unité du sens émietée dans les fractures provoquées par la crise. En cela, il peut être admis que l'expérience de la rupture que provoque la crise ne conduit pas l'homme à l'extérieur de son être d'autant plus que pour trouver la réponse à la question du "*pour-quoi ?*", l'homme a besoin de réfléchir, c'est-à-dire de rentrer en lui-même afin d'entendre la silencieuse voix du sens. C'est d'ailleurs ici que prend racine l'intuition selon laquelle, l'expérience de la crise est transport de l'être humain en direction d'un questionner de l'Être où se dévoile dans l'exposition de la nudité et l'éclatement des certitudes, l'aurore d'un dévoilement ressenti dans l'angoisse.

À observer avec précision le développement de la réflexion qui inscrit la crise dans la trajectoire du chaos, on observe avec surprise que ce chaos fait émerger chez l'être humain un sentiment, mieux un état d'angoisse. Lequel serait curieusement source d'un dévoilement. Cette assertion est grave, car elle enrobe dans l'intimité de son déploiement, l'impression d'un Évangile, c'est-à-dire d'une bonne nouvelle : celle de la possibilité d'une renaissance, d'une vie authentique à trouver dans les décombres du chaos provoqué par la crise. Mais dans quelle mesure, l'angoisse qui surgit de l'épreuve de la crise peut-elle convoier l'être humain au portique d'une authenticité existentielle ?

2 De l'angoisse de la crise à la curative authenticité existentielle

L'avènement de la crise dans l'exister humain suscite un moment d'épreuve où l'homme est gagné par l'angoisse. Souvent confondue avec la peur, elle est assimilée à un malaise psychologique, une anxiété physique accompagnée d'oppression : « un ensemble de phénomènes affectifs dominés par une sensation interne d'oppression et de resserrement (*angustia*), qui accompagne d'ordinaire la crainte d'une souffrance ou d'un malheur graves et imminents, contre lesquels on se sent impuissant à se défendre » (A. Lalande, 1926, p. 58-59). Pourtant, un fossé conceptuel existe : la peur renvoie à une cause tangible, l'angoisse échappe à toute détermination et fait signe vers le néant.

L'angoisse ouvre une sphère ontologique où les repères s'effacent. Le Dasein se retrouve face à lui-même, sans appui, car « l'angoisse ne connaît pas de pourquoi. Devant elle, tous les pourquoi tombent » (M. Heidegger, 1986, p. 187). Ce vide n'est pas absence, mais ouverture, dévoilement de l'être. Dans la crise, l'angoisse suspend les repères rationnels et révèle

l'homme à lui-même, dans sa vulnérabilité et son ouverture au sens. Elle confronte à la finitude, comme l'a rappelé la COVID-19. Heidegger écrivait : « l'angoisse est le vertige de la liberté » (1927, p. 186). Ce vertige ouvre un horizon : le courage d'accéder à l'authenticité.

La crise, source d'angoisse, met en exergue notre condition de mortels et la nécessité de choix authentiques. Douleuruse, elle brise les illusions mais peut être féconde. Gadamer rappelle l'antique maxime grecque *pathei matos* : "apprendre par la douleur". Il précise : « comprendre n'est jamais un acte neutre, mais un dialogue entre notre horizon et celui de la tradition. La douleur, en brisant nos certitudes, nous rend disponibles à l'altérité et à l'histoire » (1960, p.362). Les crises sociales et politiques possèdent ainsi une dimension formatrice. Simone de Beauvoir l'illustre dans *Le deuxième sexe* : « Rien n'est jamais définitivement acquis. Il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question » (1949, p. 13).

La crise, loin d'être chaos, devient possibilité de relèvement lorsqu'elle est accueillie herméneutiquement. Elle ouvre à l'homme l'expérience d'un dialogue, d'une interprétation, d'une ouverture à l'altérité. Mais le dépassement de la crise requiert une mise en récit. Ricoeur souligne dans *Temps et récit* : « le récit donne cohérence à l'expérience dispersée et transforme la souffrance en mémoire et en promesse » (1983, vol. I, p.85). Le récit transforme la fracture en mémoire et promesse, esquissant une authenticité existentielle curative. En somme, la crise nous arrache à la banalité, nous éduque dans la douleur et nous invite à inscrire cette expérience dans une narration ouverte vers l'avenir. N'est-ce pas là une clé de lecture pour offrir à la crise ivoirienne un horizon plus radieux ?

II De la lecture fataliste de la crise ivoirienne à une lecture heideggérienne du chaos ivoirien

Souvent lue sous le prisme du fatalisme, comme si elle relevait d'un destin implacable, la crise ivoirienne est accueillie dans un imaginaire de résignation où l'histoire semble se figer dans la répétition des violences et des illusions. Pourtant, la phénoménologie heideggérienne invite à dépasser cette lecture en montrant que le chaos n'est pas seulement un effondrement, mais une ouverture vers un dévoilement de l'être. Elle propose de voir dans la crise non une fatalité, mais un *kaïros*, un moment de vérité où peut s'esquisser la possibilité d'un renoncement. Dès lors, comment relire la crise ivoirienne à la lumière d'Heidegger pour qu'elle cesse d'être perçue comme une fatalité et devienne chemin vers une renaissance ?

1 les crises ivoiriennes comme fragmentation du commun et montée d'une désaffection citoyenne

Les années 1999, 2002 et 2010 ont dessiné une véritable cartographie de fractures. Si certains observateurs y voient des accidents liés à la succession du pouvoir ou à des injustices sociales, la persistance des crises malgré les résolutions politiques montre un malaise plus profond. Ces crises révèlent une tension entre mémoire, identité et pouvoir, mais aussi un malaise du langage politique : les mots censés unir finissent par exclure. Ahmadou Kourouma rappelait que « la guerre, ce n'est pas seulement les armes, c'est aussi les mots qui tuent » (2000, p.45). La crise est aussi crise du discours, qui fabrique des ennemis et privatise la parole publique. La cartographie doit donc articuler trois dimensions : politique (stratégies de pouvoir, instrumentalisation des identités), sociale (fractures économiques, inégalités territoriales) et symbolique (récits nationaux, mémoire collective). Kourouma ajoutait : « en Afrique, on ne fait pas la guerre pour tuer, mais pour se faire entendre » (1968, p. 112).

Depuis la disparition du Père fondateur, la crise a provoqué un retrait du monde commun, affaiblissant institutions et solidarités. Tierno Monénembo parle de « trop de frontières dans les têtes » (2012, p. 94), image d'une société où les appartenances se cristallisent en murs intérieurs. Le lien social se défait, la mémoire devient instrument de division, et la politique oublie l'être-ensemble. Heidegger avait diagnostiqué cet oubli de l'être au cœur de la modernité. La politisation des appartenances, notamment la « notion d'ivoirité », a accentué l'exclusion et fragilisé le corps politique. Arendt rappelait : « lorsque le monde commun se lézarde, la politique perd son horizon partagé et la société se fragmente » (1961, p. 234). La crise ivoirienne n'a pas seulement provoqué insécurité et violations des droits civiques ; elle a nourri un profond découragement.

L'International Crisis Group note que « élection après élection, la Côte d'Ivoire reproduit des schémas identiques de crise politique » (2025, p. 12). Cette répétition installe un imaginaire fataliste, comme le souligne Francis Akindes : « les mémoires blessées alimentent un imaginaire de crise permanente » (2025, p. 47). Ce fatalisme devient structure du commun, renforcé par le désintéressement électoral. Le WANEP observe que « la résurgence des discours identitaires et des tensions sécuritaires plonge le pays dans une atmosphère de peur » (2025, p.33). Ce climat traduit une perte d'espérance : le futur n'est plus ouverture, mais naufrage. Joakim Afoutni exprime ce désarroi : « mes pas brûlent des sols mous, alcools, drogues, passions avortées » (2026, p. 88). Cette parole traduit l'expérience d'une génération enlisée dans une temporalité sans issue. Cependant, faut-il conclure que les crises ivoiriennes annoncent la fin des horizons du possible ? N'est-ce pas là que retentit à nouveau la phénoménologie heideggérienne, qui prophétise la possibilité de nouveaux départs ?

2 Essai d'une relecture heideggérienne du chaos ivoirien

Si la crise a mis à nu la désarticulation du monde commun, la première urgence est herméneutique : écouter pour comprendre et permettre la réparation. C'est une réorientation vers l'intuition heideggérienne qui insistait sur la maison du langage comme lieu de l'être ; entendre la parole du peuple, c'est laisser l'être se dire. L'écoute doit porter sur toutes les formes de parole : témoignages, chants, silences, proverbes, humour, récits littéraires. Paul Ricœur notait que « la puissance du témoignage est un acte éthique qui engage mémoire et pardon » (2004, p. 291). Or, cette exigence d'écoute n'est pas seulement philosophique : elle est aussi instrument de cohésion sociale et de reconstruction politique.

De même, une étude comparative sur les dynamiques de paix en Afrique de l'Ouest (N'Guessan, 2020, p.8) a souligné que l'écoute des récits populaires et des mémoires blessées constitue un levier pratique pour la consolidation démocratique. Toute chose qui nous conduit à une ouverture à l'enseignement heideggérien. Lequel rappelle que la crise ne peut se réduire à une rupture politique ou sociale ; elle est mise en demeure de l'être, épreuve où s'expose la vérité de notre être-là-au-monde. Vue ainsi, la crise ivoirienne passe de la déchirure à une ouverture vers une nouvelle manière d'assumer le *Mitsein*, rendant possible la réappropriation du sens collectif. Heidegger (1977, p. 236) relevait : « la crise est ce qui force l'homme à se tenir devant l'essentiel ». Cet horizon permet à l'Ivoire de voir, au-delà de la pénombre, un dévoilement des possibles. La phénoménologie de la crise invite à dépasser le pessimisme pour accueillir une expérience de vérité. Henri Bah souligne : « nous sommes dans un contexte caractérisé par une crise de l'engagement idéologique des leaders politiques. Cette plasticité éthique contraste avec la fidélité des militants » (2025, p. 22).

La crise requiert donc responsabilité, afin d'envisager l'être-ensemble au-delà des clivages. Elle ne se réduit pas à un moment de désagrégation ; elle ouvre la possibilité d'un ciel nouveau pour l'Ivoire. Dans les décombres des crises se révèle la contingence des structures politiques et sociales, ouvrant un horizon de transcendance pour un nouvel Ivoire. La relecture heideggérienne appelle ainsi à un optimisme où les blessures du vivre-ensemble peuvent réinscrire l'Ivoire dans une trajectoire de renaissance. Toute crise, lorsqu'elle atteint son paroxysme, met en question la continuité du monde, mais ouvre aussi un espace de promesse. Heidegger (1986, p. 186) écrivait : « l'angoisse révèle le néant, mais ce néant n'est pas rien : il ouvre à l'être ». Le néant est seuil, passage vers un autre mode d'existence. Dans cette logique, « là où le péril croît, croît aussi ce qui sauve » (1958, p. 123). Les recherches récentes sur les radicalités politiques montrent que les crises, loin d'être uniquement destructrices, peuvent devenir des laboratoires d'innovation sociale, où émergent de nouvelles formes d'engagement et de solidarité (Cardot, 2026, p. 13).

En Côte d'Ivoire, des initiatives citoyennes de 2025 ont démontré que la crise peut être transformée en opportunité de refondation institutionnelle, en favorisant la participation des jeunes et des femmes dans les processus de médiation (Kouadio et al., 2025). Derrière cette affirmation se dégage la promesse de l'espérance. Mais l'espérance vers laquelle la phénoménologie heideggérienne nous exhorte ne risque-t-elle pas d'être l'épiphanie d'une passivité déroutante ?

III. L'éthique de l'espérance : transport vers un renouveau ivoirien

Toute réflexion sur la crise ivoirienne conduit inévitablement à interroger l'espérance. Celle-ci se montre

comme une réalité ambivalente. Elle se présente simultanément comme une force intérieure qui ouvre au possible, mais également une fragilité lorsqu'elle se réduit à une consolation passive. De même, l'approche heideggérienne de la crise, en dévoilant l'être dans le chaos et l'angoisse, éclaire la profondeur du problème sans toujours fournir les instruments concrets de sa résolution. Dès lors penser un renouveau ivoirien suppose de dépasser ces limites, en articulant l'espérance à une praxis politique et sociale capable de transformer les meurtrissures en ressources. Mais comment, en dépit des fragilités de l'espérance et des insuffisances de l'approche heideggérienne de la crise, trouver les moyens d'un nouveau départ pour la Côte d'Ivoire ?

1- *L'éthique de l'Espérance entre leurre et lueur*

L'approche heideggérienne de la crise ivoirienne montre que les convulsions sociopolitiques ayant obscurci l'azur national nous projettent dans une densité ontologique. Sous le prisme de Heidegger, la crise apparaît comme une fracture dans l'horizon du sens. En la spécifiant comme dévoilement de l'Être, il nous convoque à une méditation profonde mais abstraite, difficile à traduire en praxis politique. Pour dépasser cette limite, Gadamer et Ricœur sont mobilisés, en insistant sur le dialogue et la mémoire. Car si le dialogue est le canal par lequel la vérité advient dans la fusion des horizons, la crise ivoirienne peut être pensée comme le creuset où mémoires heurtées et identités fragmentées se rencontrent pour se comprendre. Cependant, cette approche se heurte à la dureté des antagonismes. En réalité, il importe de se souvenir que le dialogue suppose une volonté partagée de se comprendre. Or dans un contexte dominé par la méfiance et la peur, la fusion des horizons risque de rester un vœu pieux. Ainsi, l'herméneutique gadamérienne insiste sur la médiation du langage, mais celui-ci peut être instrumentalisé, déformé ou réduit au silence par l'agressivité politique.

À cette limite s'ajoute la nécessité de proposer l'espérance comme chemin de réinvention du devenir ivoirien. Mais l'espérance, bien qu'elle révèle une force intérieure, demeure insuffisante sans structures concrètes. Ricœur rappelle que « l'espérance est une mémoire orientée vers l'avenir ». Espérer ne suffit pas à guérir les blessures : sans institutions solides, elle risque de se dissoudre dans l'utopie. L'Ivoire ne peut se contenter d'espérer ; il faut inventer des dispositifs de réconciliation, de redistribution et de reconnaissance. L'analyse révèle que la pensée d'Heidegger, enrichie par Gadamer et Ricœur, éclaire la profondeur du problème, mais n'offre pas les instruments de sa résolution. Ce qui est attendu, c'est une métaphysique incarnée : une pensée qui, après avoir ouvert le dialogue, descend dans l'arène pour instituer justice, équité et politique de l'altérité. C'est dans cette articulation entre sens et action que le devenir ivoirien pourra être réinventé.

Ainsi, l'espérance comme voie de sortie de crise demeure fragile et insuffisante. Mais au cœur de cette fragilité peut surgir une lueur de renouveau. L'espérance seule ne saurait résoudre la situation ivoirienne, mais elle conserve sa pertinence en tant que force intérieure ouvrant le champ du possible. Ernst Bloch rappelle : « l'espérance est dans le cœur de toute action, elle est ce qui empêche le désespoir de devenir définitif » (1954, p.137). Même si elle ne remplace ni institutions ni réformes, l'espérance peut être un souffle qui anime leur invention. Elle devient condition affective et spirituelle d'un avenir commun. Dans le nouveau tournant ivoirien, elle doit être vécue comme énergie mobilisatrice, étincelle qui dépasse les limites de la philosophie de l'Être et du dialogue. Ricœur souligne : « l'espérance est une mémoire orientée vers l'avenir » (2000, p.645). Ainsi, malgré ses limites, elle peut éclairer le chemin ivoirien en transformant les blessures du passé en ressources pour bâtir une coexistence pacifique.

2 Perspectives pour une reconstruction de l'ivoire dans une espérance agissante.

Toute pensée de la crise conduit à une question : que faire après ? Heidegger répond : « le danger extrême est en même temps ce qui sauve » (1958, p.123). Dans l'obscurité s'annonce donc la possibilité d'un recommencement. Gadamer ajoute : « l'expérience de la crise est celle où le sens ancien se défait, et un nouveau sens peut émerger » (1996, p.147). Ainsi comprise, la crise ivoirienne n'est pas un simple épisode politique, mais un *kairos* national qui appelle à redéfinir communauté, parole et mémoire. Dans ce prolongement, Moussa Coulibaly affirme : « l'Afrique a besoin d'une politique de la parole, où l'écoute précède la décision » (2024, p. 14). Il en découle que l'avenir de l'Ivoire dépend de la capacité à faire dialoguer mémoire et projet : non pas oublier les blessures, mais leur donner un sens partagé. Le dévoilement heideggérien rejoint la quête ivoirienne : habiter la crise autrement, c'est reconnaître que la vérité se donne dans le dialogue.

La Côte d'Ivoire, blessée, mais debout, devient le lieu d'un recommencement possible : éthique de l'espérance, vivre-ensemble réconcilié, humanisme de la présence. L'espérance dont il est question « est une manière de penser l'avenir sans effacer les blessures du passé » (S. Bachir, 2016, p.112). Elle n'est pas amnésie, mais mémoire vivante, capable d'accueillir la douleur sans s'y engloutir. Mbembe y voit « une politique du possible, née dans les ruines » (2010, p.89) : un art d'habiter la désillusion pour inventer de nouvelles formes de communauté. Ce développement exprime la conviction que l'Ivoire, au cœur de ses fractures et renaissances, doit dépasser les illusions d'une espérance passive pour inventer une espérance active. Car réduite à une consolation, elle devient mirage. L'espérance devient efficace lorsqu'elle s'ancre dans la responsabilité : répondre de quelqu'un ou d'un acte. Ainsi, elle se transforme en

force créatrice, moteur d'un devenir collectif où chacun est berger de l'autre. Levinas rappelle : « la responsabilité est ce qui, d'emblée, m'assigne à autrui » (1961, p. 245).

Cette espérance ne peut se construire sans que chaque citoyen s'engage à porter le poids de la communauté. Ce soin fonde la confiance et suppose une attention devenue acte politique dans un monde saturé de bruits. Simone Weil notait que l'attention « est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité » (1942, p.133). Cultiver l'attention, c'est reconnaître la dignité de chaque voix, écouter les blessures silencieuses, donner à l'autre sa place. L'espérance agissante naît de cette vigilance partagée et s'incarne dans un pacte de soin mutuel : reconnaître que le bien-être de l'autre conditionne le mien. Heidegger rappelait : « L'homme est le berger de l'être » (1964, p.12).

Être-berger, c'est veiller sur la parole et la fragile possibilité d'un monde commun. Jean-Luc Nancy ajoute : « ce qui est proprement politique, c'est le souci de l'être-ensemble dans la clairière de l'être ». La Côte d'Ivoire est ainsi invitée à se penser comme une « communauté herméneutique du soin », capable de se relire à partir de ses blessures, sans exclusion ni vengeance. Butler confirme : « le soin est une catégorie politique. Il est ce qui nous lie dans notre exposition commune à la précarité » (2023, p.27). Pour Mbembe et Diagne, cette précarité est possibilité de solidarité : dans la vulnérabilité partagée se fonde l'humanité retrouvée.

Le soin devient alors la forme concrète de l'espérance. Il doit être garanti par des institutions fortes : protéger les vulnérables, assurer la justice sociale, rendre effectif le droit à la dignité. Arendt rappelait : « la liberté a besoin d'un espace public pour se réaliser » (1958, p.223). De même, l'espérance a besoin

d'un cadre juridique pour éclore en société de confiance. L'espérance agissante articule spirituel et politique, intime et institutionnel. Elle n'est pas sentiment mais praxis : responsabilité assumée, attention cultivée, soin institué. C'est ainsi que peut s'épanouir une société ivoirienne de confiance, où l'espérance cesse d'être un leurre pour devenir lumière incarnée.

Conclusion

Toute crise, aussi déchirante soit-elle, n'épuise jamais le sens. Comme l'écrivait Heidegger (1986, p.186), elle est ce lieu où « le danger extrême est en même temps ce qui sauve ». Appliquée à la situation de l'Ivoire, on peut se permettre de relever que la crise ivoirienne apparaît ainsi non comme un abîme, mais comme un dévoilement. Car, de l'angoisse au néant, du retrait à l'ouverture, la pensée de Heidegger travail à nous convaincre de ce que la crise n'est pas seulement désordre, mais appel à être, à se réinventer. Loin d'une fatalité politique ou sociale, la crise possède une profondeur ontologique. En réalité, les crises successives en Côte d'Ivoire ont suspendu les certitudes, dénudant les fondements de la communauté. Dans cette suspension surgit la vérité, non comme transparence mais comme dévoilement progressif : l'aletheia. Cette vérité devient clé pour lire les blessures ivoiriennes et porte la promesse d'un recommencement. Ce qui appelle à l'attention, c'est la leçon cardinale selon laquelle, le sens ne disparaît jamais. Au contraire, il se cache, se déplace et s'attend.

Vraisemblablement, l'homme ivoirien, tel le *Dasein*, découvre qu'il ne peut habiter le monde qu'en affrontant le néant, en traversant la nuit du désespoir pour entrevoir la lumière du possible. C'est réellement ce qu'incarne l'espérance. L'espérance, rencontrée chez Gadamer, Ricoeur, Mbembe, Diagne et Bloch, n'est pas optimisme moral mais mode d'être. Gadamer la définissait comme « une compréhension tournée vers l'avenir, enracinée dans l'expérience du manque » (2000, p.

104). Cette tension devient en Côte d'Ivoire une éthique du soin. Soin de la mémoire, de la parole, de l'autre. À vrai dire, l'espérance se manifeste comme acte de présence. C'est-à-dire, une présence à la souffrance et à la promesse du recommencement, une résistance contre l'oubli. Ainsi comprise, l'espérance est la réponse philosophique la plus profonde à la crise. Elle ne s'oppose pas à la lucidité, elle l'accomplit. De fait, croire encore quand tout s'assombri de l'ombrage des canons du pessimisme, ce n'est pas faire montre de naïveté, mais c'est souscrire au fait que la vérité de l'homme est de toujours recommencer.

En tout état de cause, l'heure semble venue d'admettre que la Côte d'Ivoire n'apparaît plus seulement comme une nation blessée, mais comme une clairière où le sens peut se dire pour une ouverture à la réconciliation et à la parole partagée. Et, si en 1965, Houphouët-Boigny rappelait avec une lucidité prémonitoire que notre identité est moins dans ce que nous avons fait, que dans ce que nous voulons devenir, il importe de réentendre aujourd'hui plus que jamais ces mots comme une synthèse : penser la crise ne suffit pas, il faut la vivre autrement. Ce travail invite à une pédagogie du dévoilement, une philosophie de la reconstruction enracinée dans la mémoire et orientée vers l'avenir. L'Ivoire peut devenir le laboratoire d'un humanisme nouveau. C'est-à-dire, celui de la présence, de la parole et du soin. La crise n'est pas dehors, elle est dans le cœur durci, dans le frère qu'on ne salue plus, la sœur qu'on soupçonne, le voisin qu'on évite. Mais l'être ne se perd jamais : il se cache, et quand tout s'effondre, c'est souvent le signe qu'il veut renaître. Habiter la crise autrement, c'est la transformer en clairière : lieu où la blessure devient promesse et où l'homme retrouve le courage d'exister avec et pour les autres.

Ce qu'il faut enfin de compte intégrer, c'est que l'espérance n'est pas fuite hors du réel, mais traversée lucide de

la nuit. En cela, Gadamer rappelait qu'elle est une compréhension tournée vers l'avenir, enracinée dans l'expérience du manque. Dans ce manque, l'être humain retrouve sa profondeur. Pour la Côte d'Ivoire, cette perspective est capitale : les crises ont creusé une brèche dans le tissu collectif, mais dans cette brèche s'esquisse un avenir réconcilié. L'espérance est une manière de penser l'avenir sans effacer les blessures du passé. Elle est mémoire vivante, capable d'accueillir la douleur sans s'y engloutir. Mbembe (2010, p. 89) y voit « une politique du possible, née dans les ruines » : un art d'habiter la désillusion pour inventer de nouvelles formes de communauté.

Références bibliographiques

ARENDT Hannah, 1961. *La Condition de l'homme moderne*, Traduit de l'anglais par Georges Fradier, Calmann-Lévy, Paris

AKINDÈS Francis, 2025. *Mémoires blessées et fractures politiques en Côte d'Ivoire*, UAO, Bouaké

BAH Henri Cahiers de Psychologie Politique, n°47, juillet 2025, pp. 3-10.

BLOCH Ernst, 1976. *Le Principe Espérance*. Tome I. Gallimard, Paris

BUTLER Judith, 2023. *Who's Afraid of Gender?* Farrar, Straus and Giroux, New York

Cardot Patrice, 2026, « les radicalités politiques. Phénoménologie, psychè et quêtes de sens », in https://www.academia.edu/164799601/les_radicalit%c3%a9_et_qu%c3%aates_de_sens?utm_sources=copilot.com, consulté le 09/07/2026 à 14h17.

GADAME Hans-Georg, 2000. *L'héritage de l'Europe*, Payot Paris

HEIDEGGER Martin. 1986. *Être et Temps*, Trad. François Fédier, Gallimard, Paris

HEIDEGGER Martin, 1958. *Essais et conférences*, Gallimard, Paris

HEIDEGGER Martin, 1958. *Hölderlin et l'essence de la poésie*, in *Essais et conférences*, Gallimard, Paris

HEIDEGGER Martin, 1958. *Bâtir, habiter, penser*, in *Essais et conférences*, Gallimard, Paris

HEIDEGGER Martin, 1964. *Martin. Lettre sur l'humanisme*, traduit de l'Allemand par Roger Munier, Aubier, Paris

HEIDEGGER Martin, 1986. *Temps et Être*, traduit de l'Allemand par François Vezin, Gallimard, Paris

KOUROUMA Ahmadou, 1970. *Les soleils des indépendances*, Seuil, Paris

KOUROUMA Ahmadou, 2000. *Allah n'est pas obligé*, Seuil, Paris

KONÉ Amadou, 1990. *Le respect des morts*, Le Harmattan, Paris

KONÉ, Amadou, 2004. *L'Afrique noire et sa littérature*, NEA, Abidjan

KOUADIO Ahuia Hubert, M. COULIBALY Gninlan Hervé et al., 2026. « Gestions endogènes des conflits intercommunautaires en milieu pluriethnique : cas du conflit électoral de 2020 dans la commune de m'batto (côte d'ivoire) », in *Revue Intercontinentale*, Juin, 2026, in https://edition-efua.acaref.net/wp-content/uploads/sites/6/2026/07/04.kouadio-ahuia-hubert.pdf?utm_source=copilot.com consulté le 13/07/2026 à 19h25.

MBENBE Achille, 2010. *Sortir de la grande nuit*, La Découverte, Paris

MORIN Edgar, 2016. *Pour une christologie*, L'Herne, Paris

NANCY Jean-Luc, 1986. *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois, Paris,

RICOEUR Paul, 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris

WEIL Simone, 1942. *Réflexions sur l'usage des études scolaires*, La colombe, Paris